

Addis-Abeba 2001 : des images, des jeunes et des jardins

*Bezunesh Tamru **, *Dominique Couret ***

Au début de l'année 2001, un nouvel acteur de l'aménagement urbain prend place dans les espaces publics d'Addis-Abeba: l'ONG locale Gaché Aberra Mola¹ dont les objectifs affichés sont le développement de la prise de conscience de la population, et en priorité des jeunes, pour un environnement urbain plus propre et plus agréable. Nous utiliserons le terme d'organisation non gouvernementale pour qualifier Gaché Aberra Mola, bien qu'en 2001 cette structure n'ait jamais pris la peine de s'inscrire légalement en tant que telle. Il s'agit plus du projet² personnel d'un animateur charismatique autour duquel se mobilise un groupe fluctuant de personnes. Ce projet, qui porte le nom officiel de « Jeunesse, Musique et Environnement » mais communément appelé « Gaché Aberra Mola », a débuté en mars 1998 sous l'impulsion du comédien-chanteur Selechi Demessé. Parmi la diversité de ses ambitions se trouvent la réhabilitation et l'embellissement d'espaces publics. La Piazza, au cœur de la ville, fut l'un de ses premiers choix. Selon l'ONG, un environnement négligé et insalubre empêcherait l'émergence d'une société saine et apte à mener des projets positifs. Durant la première phase de son action, elle a formé plus de 13 000 étudiants de différents collèges de la ville dans divers domaines artistiques au travers desquels ils devaient envisager les problèmes environnementaux. La réhabilitation de plusieurs jardins et places publics situés sur les grandes artères de la ville fut aussi menée, opérations à l'occasion desquelles l'ONG recrute des jeunes sans abri et leur verse un dollar américain par jour. L'ONG bénéficie de soutiens financiers d'ambassades occidentales, notamment celle des Pays-Bas, et d'aides matérielles de la part de la coopération allemande. Cependant, mal insérée dans l'espace des ONG internationales, Gaché Aberra Mola n'en reçoit quasiment aucune assistance, exception faite de Médecins sans frontière – Belgique.

* Maître de conférences, université de Lyon-2, en accueil CR1 à l'IRD géographe, Centre français d'études éthiopiennes, Addis-Abeba, Éthiopie.

** Chargée de recherches IRD, géographe, IRD-UR 029 environnement urbain, centre IRD de l'Île-de-France.

1 Dans les pages qui suivent, le sigle ONG ne désignera que l'ONG Gaché Aberra Mola; il existe par ailleurs des centaines d'ONG opérant à Addis-Abeba; on peut citer celles qui sont actives dans l'aménagement urbain, comme Care, Red Barna ou l'ONG locale CBISDO, très fortement soutenue par un réseau d'ONG étrangères.

2 Plus qu'une ONG, c'est en tant que projet que les animateurs de Gaché Aberra se qualifient.

Selechi Demessé, l'animateur principal de cette ONG, possède un fort capital médiatique antérieur. Il fut longtemps l'interprète à succès du personnage de Gaché Aberra Mola, au sein d'une pièce de théâtre localement très populaire. Le nom de l'ONG rappelle donc ce lien avec ce personnage de fiction, insistant ainsi tout à la fois sur l'identité jeune de son fondateur et de ses interlocuteurs préférentiels. Gaché (raccourci de Gachaé, littéralement : mon bouclier) est le nom que l'on donne traditionnellement à quelqu'un que l'on respecte comme un aîné masculin, mais qui reste trop jeune pour être le père de l'interlocuteur. Les différents médias (télévision, journaux, radio) ont relayé avec enthousiasme les actions de cette ONG et les jeunes désœuvrés des quartiers défavorisés ont interprété l'appel à leur façon, nettoyant et aménageant les espaces de leur quartier, organisant parterres et jardins selon leurs moyens et leurs goûts, affichant, par des dessins et des écrits, leurs idées et leurs messages.

Ils tendent ainsi vers la création d'un art visuel et urbain inusité et nouveau, porteur à leurs yeux de valeurs de dignité, de salubrité et d'hygiène publiques et composé d'ordonnancements du végétal, de peintures et d'écritures. Les médias se sont aussitôt saisis de ces actions spontanées pour s'y appuyer et promouvoir une image considérée positive et moderne du « jeune » d'Addis-Abeba. Cette mobilisation et iconologie promotionnelle de la jeunesse addisienne est ainsi source d'un débat public autour de la place des jeunes dans la société. Elle fait aussi naître des inquiétudes fortes chez les responsables de l'espace urbain qui peuvent trouver là actes critiques et remise en question de leur propre gestion des espaces publics.

Nous proposons, au travers de l'analyse du processus de l'émergence de ces jardins spontanés, d'une part, de mieux cerner l'image que les jeunes se modèlent, en regard de celles qui la précèdent dans la société éthiopienne, d'autre part, d'éclairer son instrumentation comme interface entre des individus en position de marginalisation et leur société. Pour ce faire, nous avons procédé à une enquête auprès des jeunes et à plusieurs entretiens auprès des acteurs institutionnels et des animateurs de l'ONG, notamment Selechi Demessé.

Avant tout, il convient de s'interroger sur le terme de « jeunes », qui recouvre une acception très variée. Beaucoup d'auteurs s'accordent pour ne point le résumer à une classe d'âge et le considèrent comme un construit social variant selon les cultures et les ambiances sociales, économiques et politiques [Social Science Research Council, 2001]. Dans son analyse de la violence des jeunes au Zimbabwe, Annie Barbara Chikwanha-Dzenga [2001] décrit le qualificatif de « jeune » comme une phase de transition vers une meilleure situation. Ngandu Mutombo [2001] abonde dans ce sens lorsqu'il écrit qu'au Katanga, « est jeune en ville la personne qui n'a pas fondé de famille autonome, n'a pas d'enfant reconnu et ne subvient pas aux besoins de son foyer... » Pour Wale Adebawwi [2001], qui cite Wyn *et alii* [1996], la jeunesse est un processus social que les différentes sociétés façonnent selon des considérations objectives de facteurs culturels, politiques et économiques ou par les aspects subjectifs de leurs systèmes de représentations. Dans cette étude, le terme de jeunes s'applique à des personnes considérées comme tels car demeurant dans une phase sociale d'attente d'une éventuelle autonomie [Chikwanha-Dzenga, 2001]. Il s'agit d'individus de sexe masculin ayant générale-

ment de 15 à 30 ans, souvent scolarisés jusqu'au collège³ et qui présentent le trait commun d'être désœuvrés, socialement marginalisés et se regroupant pour occuper les espaces publics de leur quartier.

L'embellissement de l'espace : une image valorisante de soi ?

Au premier semestre de 2001, il est courant d'observer des groupes de jeunes très affairés à piocher, aplanir ou clôturer les accotements des rues, les contre-allées des grandes avenues et les petits espaces libres dans les quartiers denses⁴. Ils obtiennent une petite aide de la part des résidents. Ce financement peut être plus ou moins substantiel selon le niveau social et la fonction principale du quartier. Le style prédominant est celui du massif floral ordonné, type jardin à la française. Ce décor végétal est similaire à celui privilégié dans les aménagements de la mairie pour les places et contre-allées des voies principales. La principale distinction propre aux jardins des jeunes et de l'ONG est l'utilisation fréquente de vieux pneus peints pour clôturer les places. Cependant, la réalisation des jeunes va au-delà du simple recyclage utilitaire prôné par l'ONG, car ils y introduisent des créations plastiques, iconographiques et des messages. Des scènes de la vie quotidienne, comme le pot à café traditionnel entouré de tasses et des statues d'êtres fantasmagoriques ou ludiques, sont réalisées à partir de matériaux de récupération et des denrées alimentaires périssables telles que des pastèques⁵. Une grande place est laissée aux éléments picturaux souvent accompagnés de messages. Dans cet ensemble, les poncifs iconographiques⁶ de l'identité nationale sont omniprésents : la stèle d'Aksum [Kobishchanov, 1979], l'église monolithe Saint-Georges de Lalibela ou les châteaux de Gondar [Pankhurst, 1955; Wallis Budge, 1966] sont peints sur des pans entiers de murs. Les dessins des monuments sont accompagnés des portraits des héros de l'historiographie éthiopienne, comme l'empereur Théodros II le réunificateur [Rubenson, 1966], ou des représentations populaires symbolisant le guerrier, la femme, l'*azmari*⁷ [Bolay, 1998] et des paysages de cartes postales. À côté de ces clichés du patriotisme et du patrimoine nationaux, dans lesquels les jeunes se revendiquent fortement, des éléments d'une

3 La majorité de jeunes indiquent lors des enquêtes un niveau d'études équivalent ou proche du 12^e grade, qui serait comparable à la troisième ou à la seconde dans le système français. Ce niveau permettrait de se présenter à un examen national pour l'accès à l'université que fort peu réussissent.

4 En 2001, la profusion de ces initiatives dans le tissu urbain était telle qu'une quelconque tentative de cartographie deviendrait vite inefficace à moins de considérer une très grande échelle.

5 Cf., pour cette illustration comme pour les suivantes, le cahier hors texte, p 172-184.

6 Une volonté de valorisation touristique du patrimoine historique et une tendance à matérialiser une fierté nationaliste, fondée sur le seul héritage abyssin, ont durablement imprimé les monuments cités comme des emblèmes de l'identité éthiopienne. Ainsi et selon une chronologie sommaire, la seule grande stèle encore debout d'Aksum (le retour de Rome de la seconde est actuellement en suspens) de la période antique, les églises médiévales et monolithes de Lalibela, dont Bête Ghiorguis (Saint-Georges) demeure la plus célèbre, et les châteaux forts du XVII^e et du début XVIII^e siècles de Gondar sont devenus des icônes incontournables de l'historiographie éthiopienne.

7 *Lazmari* peut être considéré comme l'équivalent du griot en Afrique de l'Ouest. Cependant et contrairement à ce dernier, il n'est pas porteur de l'histoire par transmission orale, son rôle se cantonne aux divertissements populaires et à la dithyrambe des puissants qui bénéficiaient autrefois du service d'*azmari* personnel [Bolay, 1998].

grande modernité sont représentés. Ceux-ci peuvent être angoissants, telles les têtes de mort ou la sarabande infernale emblématiques du sida, sociaux et référant au droit des femmes, au respect de l'environnement et du code de la route, voire universalistes sous la forme d'interrogations sur l'avenir de l'Afrique. Certains voudraient alors y voir la preuve que la jeunesse défavorisée addissienne se forge une image identitaire valorisante à l'avant-garde de l'hygiène publique et de l'environnement, soucieuse de la conservation du patrimoine identitaire patriotique de ses aînés. Mais la volonté de la jeunesse d'imprimer une marque correspondant à des angoisses et positionnements de son époque apparaît tout aussi nettement. Il nous semble donc important de revisiter les grandes dates de l'histoire du pays, au risque d'une approche événementielle inévitablement réductrice, pour affiner l'analyse des composants de construction d'images identitaires chez les jeunes. Cela nous permettra de dépasser le message premier et par trop limpide de ces jardins juvéniles pour étudier le processus de leur émergence et ainsi décrypter leur polysémie conflictuelle.

La place des figures héroïques : ancienneté et permanence d'une identité forgée

Les campagnes de Théodros II [Walda Mariam, 1905] pour réunifier le pays, la victoire d'Adwa de Ménélik II sur les Italiens en 1896 [Abdussamad *et alii*, 1998; Marcus, 1975] sont autant de référents autour desquels s'est construite l'historiographie nationale [Teshale Tibebe, 1995]. L'image du héros patriotique y est centrale et met au premier plan la jeunesse masculine. Les jeunes paladins⁸, moitié bandits moitié soldats, ont de tout temps été glorifiés au travers des chants des *azmaris* ou d'images les sanctifiant. Dans l'art éthiopien dominé par l'église [Chojnacki, 2000], les réalisations picturales profanes sont quasi inexistantes. Mais on peut identifier, dans les peintures représentant saints⁹ et archanges, tous les attributs des jeunes guerriers contemporains aux artistes. Il existe ainsi un ensemble de constructions sociales et politiques que nous nommerons l'image identitaire forgée du « jeune ». Elle se bâtit au travers des stratégies des différents acteurs sociaux et elle se perpétue tout en épousant les formes propres aux époques. Cela favorise l'émergence d'icônes censées représenter les jeunes et qui sont calquées, comme c'est souvent le cas dans nombre de cultures, sur le modèle de la classe dominante. Décrypter cette élaboration identitaire [Wale Adebawwi, 2001] permet non seulement de démontrer ses stratégies somme toute banales, mais de déceler ce qui peut être de l'ordre du consensus spatiotemporel entre les jeunes et leur environnement social et politique, et ce qui relève du conflit porteur d'une identité revendiquée. Ainsi, la part d'autonomie dans la construction identitaire de la jeunesse des quartiers d'Addis-Abeba en 2001 ne peut être cernée sans remonter aux origines du processus qui l'a politiquement, puis socialement, estompée.

8 Jeunes hommes de bonnes familles qui louaient leurs services aux différents seigneurs de la guerre.

9 Il existe en particulier un très grand nombre d'icônes, enluminures, peintures murales, etc., de toutes les époques, représentant la figure équestre et très guerrière de saint Georges terrassant le dragon.

L'image de la jeunesse citadine entre modernité et tradition héroïque ?

L'Éthiopie de l'empire du négus Haïlé Selassié I [Marcus, 1987] s'était éloignée des figures héroïques¹⁰, surtout après la fin de l'occupation italienne [Mosley, 1964]. Le régime cherchait plus à glorifier l'image des jeunes en osmose avec celle, fondamentale, de la famille et de l'empereur. Les médias, journaux, télévision, manuels scolaires et ouvrages très complaisants envers le pouvoir véhiculaient l'image d'une jeunesse grave et responsable, les clichés préférés du régime étant les photos des jeunes diplômés habillés à l'anglo-saxonne entourant le négus [Balsvik, 1985], celles des sports de masses ou, plus intimistes, celles de jeunes fiancés sérieux, de mariages à l'église ou du diplômé en famille. Autant d'images d'une identité encadrée dont le rôle, surtout pour la jeunesse éduquée d'Addis-Abeba, était de perpétuer la « tradition » dans une époque d'ouverture à la modernité, en assumant responsabilités familiales et sociales. Ce fut pourtant cette même jeunesse instruite [Balsvik, 1985] qui, à plusieurs reprises, manifesta violemment son opposition au régime impérial, en s'affirmant dans une identité fondée sur l'idéologie marxiste. Ainsi, l'université d'Addis-Abeba connut un soulèvement massif en 1965, inspiré par les membres du University College Liberation Front ou Crocodile Society [Fentahun Tiruneh, 1990]. À partir des années cinquante, la pénurie de personnel qualifié dans quasiment tous les domaines avait poussé le régime impérial à favoriser une politique de formation massive des jeunes issus de la petite bourgeoisie urbaine. Un certain nombre d'entre eux bénéficiaient de bourses pour partir en Europe occidentale ou en Amérique du Nord, où ils s'organisèrent en associations d'étudiants, d'abord très formelles et contrôlées, mais par la suite de plus en plus politisées [Balsvik, 1985]. Selon Fentahun Tiruneh [1990], qui cite les témoignages d'un acteur interne de ces associations [Hagos, 1977], la fin des années soixante vit l'émergence d'une nouvelle gauche plus radicale dominée par le groupe dit d'Algérie¹¹ et qui prit le contrôle de plusieurs sections de l'ESUNA (Ethiopian Student Union in North America). Les associations « européennes » demeuraient dirigées par des leaders prônant le marxisme-léninisme orthodoxe des partis européens proches du PC soviétique [Ottaway, 1978]. En 1971, le divorce fut consommé entre l'ancienne garde étudiante dite européenne qui créa le MEISON¹² et la nouvelle gauche inspirée par le groupe d'Algérie qui fonda l'EPRP¹³; ces deux partis politiques s'affrontèrent dans l'espace public urbain pendant toute l'époque de la dictature [Hagos, 1977]. La politisation des mouvements étudiants, surtout de ceux revenus de l'étranger, était donc un

10 Le négus Haïlé Selassié s'était plutôt construit une image de sage du pays et de l'Afrique et ne semblait guère encourager le développement d'une image martiale de sa personne. Son exil en Europe, lors de l'invasion italienne en 1936, ne favorise point l'émergence d'une image de guerrier, qu'il se soit agi pour lui, selon ses adeptes, de plaider la cause de son pays ou, selon ses détracteurs, de fuir devant l'ennemi...

11 En 1969, un petit groupe de militants, parmi les étudiants contestataires et fortement politisés de l'université Haïlé-Selassié-I de l'époque (l'actuelle université d'Addis-Abeba), réussit à détourner un avion de ligne d'Ethiopian Airlines à destination de Khartoum, les rescapés de cette épopée obtinrent l'asile politique en Algérie.

12 Le mouvement All Ethiopian Socialist Movement dirigé par Haïle Fida, ayant étudié en France, est toujours cité par son sigle amharique de MEISON.

13 Ethiopian People Revolutionary Party ou IHAPA en amharique.

phénomène précoce. Pour certains, les prémices du mécontentement des étudiants reflétaient celui de la petite bourgeoisie dont ils étaient massivement issus. Mais leur radicalisation ultérieure viendrait plus d'une rage d'être constamment « paternalisés » et si peu écoutés par le régime impérial [Balsvik, 1985]. Leur slogan phare de l'époque était « Merét l'Arachou », c'est-à-dire « la terre à celui qui la travaille ». En effet, l'époque de l'empire se caractérisait par une très forte inégalité dans l'accès aux terres urbaines et rurales, principalement monopolisées par une classe très minoritaire de dignitaires du régime.

La chute du régime impérial en 1974, précipitée par une révolution plus urbaine que rurale [Andargachew Tiruneh, 1993] et dont la nature révolutionnaire prête à débats [Halliday *et alii*, 1981], vient d'une accumulation de problèmes structurels. Pour Andargachew Tiruneh, trois facteurs en interaction peuvent être les causes de cette fin : une centralisation trop poussée dans tous les domaines et favorisant une minorité, l'émergence d'une modernité de fond qui ne pouvait plus s'accommoder de la structure féodale de distribution des richesses et le difficile contrôle territorial d'une diversité socioculturelle de plus en plus audible et visible. Pourtant, la révolution de 1974 n'est pas le fait d'une jacquerie paysanne, malgré les sécheresses et famines [Tamru, 2001], mais plus une contestation urbaine de masse où la participation des cols blancs était importante [Ottaway, 1977; Andargachew Tiruneh, 1993]. L'année 1973-1974 fut une époque de troubles continuels à Addis-Abeba et les étudiants fortement politisés en devinrent le fer de lance. Leurs diverses manifestations, quasi quotidiennes, où ils clamaient une justice sociale pour la masse démunie des paysans, ralliaient un grand nombre de jeunes désœuvrés.

Ce ne fut pourtant point la masse laborieuse mais une junte militaire, appelée Derg, qui remplaça l'empire. La première période du régime militaire (1974-1977) fut celle des grands débats et de la diffusion de l'idéologie communiste ainsi que de la formation d'une orientation politique et économique marxiste-léniniste [Ottaway, 1977]. À partir de février 1977, le colonel Mengestou Haïle Mariam réussit à dominer complètement le Derg [Andargachew Tiruneh, 1993]. S'il n'a pas renié l'idéologie communiste, Mengestou Haïle Mariam demeure avant tout un nationaliste convaincu. Le pouvoir exhuma alors, en l'exacerbant, l'image du héros guerrier et du martyr révolutionnaire. Les jeunes étaient sublimés dans les discours au travers de l'image de la chandelle se consumant pour donner la lumière au peuple. Les espaces publics de la ville étaient massivement décorés par l'iconographie communiste¹⁴ classique des jeunes héros de guerre, en même temps ouvriers et paysans modestes, brandissant le fusil d'assaut, le marteau et la faucille. Le pays était alors plongé dans un état constant de guerres civiles ou frontalières et d'exaltations militaro-révolutionnaires. Les médias restaient puissamment mobilisés pour véhiculer l'image d'une jeunesse révolutionnaire chantant et défilant en uniforme et bien pliée à la discipline militaire. Ce sont aussi les jeunes qui

14 Images empruntées aux différents pays communistes d'alors, et notamment à la Corée du Nord qui aida à formaliser l'apparat communiste asiatique dans lequel la dictature pouvait se draper (port de l'uniforme, chants et danses révolutionnaires de masse très chorégraphiés, culte au parti unique et surtout au leader Mengestou Haïle Mariam.)

furent les héros-martyrs de l'opposition¹⁵ communiste de l'EPRP, seuls à défier publiquement les militaires [Ottaway, 1977], contestations qu'ils payaient très souvent de leur vie. Dans les années soixante-dix, une forte majorité de la jeunesse d'Addis-Abeba et des grandes villes était ainsi fortement mobilisée dans les divers mouvements politiques, obéissant au pouvoir ou le contestant. La dictature avait pourtant pris soin d'éloigner les étudiants de la capitale et des grandes villes en les embrigadant dès novembre 1974 dans l'Edeguet Be Hebret Zemetcha (campagne pour le développement en commun), communément appelé le Zemetcha [Lefort, 1983]. Ces jeunes devaient partir éveiller la conscience politique des paysans, les alphabétiser et veiller à l'application de la réforme agraire à partir de mars 1975. Dans les faits, il faut admettre, avec Lefort, que le Zemetcha fut décidé à la va-vite et que les étudiants n'avaient pas d'instructions claires sur la nature de leur mission. Ce fut, cependant, pour beaucoup d'entre eux, une expérience enthousiasmante d'application des idéaux communistes au monde rural. Le pouvoir dut à plusieurs reprises freiner leur zèle révolutionnaire. Cette mobilisation juvénile, outrepassant les idéaux du pouvoir, a propagé très largement les idées contestataires des gauchistes radicaux de l'EPRP. De retour en ville, ces étudiants s'organisèrent en cellules politiques, ralliant à la cause de l'opposition un grand nombre de jeunes d'horizons très divers. Les jeunes désœuvrés ont ainsi participé aux différents mouvements politiques et surtout à ceux de l'opposition. Pour cela, ils ont eux aussi payé un lourd tribut lors de la terreur rouge de 1977, durant laquelle des milliers de jeunes furent sommairement exécutés [Ottaway, 1977]. Les années soixante-dix et le début des années quatre-vingt étaient donc marqués par le développement d'images de sublimation d'une jeunesse de bravoure et/ou de martyr. Si les jeunes ne se sont pas tous et de tout le temps identifiés à cette représentation, elle leur permettait une forte reconnaissance sociale, allant de pair avec la construction d'une identité nationale moderne.

La fin des identités héroïques ?

Cette tendance se dessine dès la fin des années soixante-dix et se confirme dans les années quatre-vingt. Elle est venue d'une lassitude politique des jeunes de l'opposition en liaison avec un manque d'encadrement, de soutien et de vrais engagements de la part des aînés. Cette dépolitisation s'est traduite par une volonté accrue d'exil et un grand nombre de jeunes d'Addis-Abeba quittèrent alors le pays. Pourtant, ce fut aussi une époque d'armistice entre la dictature de Mengestou Haïle Mariam et la jeunesse formée. En effet, beaucoup d'étudiants bénéficièrent de bourses dans les pays communistes¹⁶. Les jeunes, insuffisamment scolarisés et éloignés du pouvoir, furent cependant ignorés, ce qui occasionna un grand nombre de laissés-pour-compte en milieu urbain. L'exode rural [Galaup,

15 Le terme opposition va indiquer, dans ce texte et pour l'époque du Derg, l'opposition marxiste représentée par l'EPRP.

16 L'attribution d'une bourse dans les pays communistes se faisait sur le critère des services rendus à la nation par les parents et favorisait donc les enfants des militaires et des cadres du parti unique, mais les jeunes étudiants ainsi que les fonctionnaires en ont assez largement bénéficié.

1994] s'était aussi très fortement accru à la même époque. Malgré la réforme agraire et la redistribution des terres rurales, la situation économique dans les campagnes n'a pas cessé de se détériorer. La crise rurale, dramatiquement alimentée par les sécheresses [Tamru, 2001], est amplifiée par les choix politiques volontaristes. La centralisation des réseaux de distribution éloigne encore les campagnes de l'accès aux produits et aux intrants. Le volontarisme excessif de collectivisation, qui n'a jamais touché plus de 2 % des terres rurales [Andargachew Tiruneh, 1993], soumet l'immense majorité paysanne à l'obligation de la « villagisation ¹⁷ ». Ces politiques ont ainsi concouru à paupériser le paysannat par leur volontarisme irréflecti et par leur application calamiteuse. Elles ont aussi exaspéré les plus jeunes, déjà excédés par les incorporations obligatoires dans l'armée. D'autres facteurs peuvent être évoqués pour analyser la crise rurale éthiopienne de l'époque du Derg [Gallais, 1989]. Tous participèrent à l'intensification de l'exode des jeunes paysans vers les centres urbains et particulièrement vers Addis-Abeba.

Toute cette jeunesse économiquement précaire, comme les nouvelles générations de citoyens, durent alors faire face à un manque de références identitaires locales claires, dans une ambiance politico-économique ayant, de manière draconienne, changé à l'échelle mondiale. En effet, au début des années quatre-vingt-dix, le régime s'écroule, en articulation avec l'effondrement de ses alliés communistes dans le monde et après que Mengestou Haïle Mariam eut éliminé, en 1989, une bonne partie du haut commandement de l'armée pour cause de putsch. Le 28 mai 1991, les « Weyanés » du TPLF (Tigrean People Liberation Front) entraient dans la capitale. Des colonnes de guérilleros tigréens marxistes, pour l'essentiel de jeunes paysans, ont donc anéanti un pouvoir dont la faillite économique et la déroute politique étaient patentes. Malgré la prouesse de ces derniers, la jeunesse d'Addis-Abeba, même celle issue des milieux les plus défavorisés, ne s'est pas reconnue dans ces maquisards héroïques mais d'origine lointaine. Le nouveau pouvoir commença son règne en licenciant la quasi-totalité de l'armée de la dictature vaincue. Les très nombreux jeunes militaires ainsi remerciés, ne pouvant retourner les mains vides dans leur campagne d'origine, tentèrent, pour la plupart, leur chance dans la capitale. La clochardisation bien visible de ces anciens militaires contribua à disloquer encore plus l'image, déjà bien entamée, d'une jeunesse locale héroïque. L'actuel pouvoir avait, en ce début des années quatre-vingt-dix, un projet politique fédéraliste en rupture avec le nationalisme paroxysmique et centralisateur de la dictature militaire. Cette vision politique sonne alors le glas de l'image héroïque nationaliste devenue, dans cette nouvelle donne, un poncif encombrant.

Addis-Abeba est donc, dans les années quatre-vingt-dix, une cité où la concentration de jeunes sans statut particulier est très forte. Ces derniers sont, pour les plus chanceux d'entre eux, hébergés par leur famille, pour les autres, des sans-abri. Dans ce contexte, une jeunesse rebelle aurait pu s'exprimer au sein des

17 Politique visant à obliger les paysans à adopter un habitat groupé par la réutilisation du matériel des anciens logements, l'objectif était une meilleure efficacité des réseaux de distribution. L'accumulation des astrictes qui se superposaient aux travaux des champs, la promiscuité dans les villages dont ils n'ont pas l'habitude ont alors fortement exaspéré les paysans.

espaces publics. Il existe certes une petite délinquance, parfois organisée, malgré la répression féroce des forces de l'ordre, mais aucune structure politique n'a pu massivement mobiliser les jeunes autour d'un idéal commun, tel que le fit en son temps l'EPRP. Le nouveau pouvoir, ethniquement très marqué, n'a pas non plus proposé de politique favorisant la formation identitaire du nouveau citoyen, par exemple par l'instauration du service militaire obligatoire, comme le fit son voisin érythréen [Berhane Berhe Araïa, 2001]. Le processus de démotivation générale des jeunes, déjà en cours sous la dictature, s'est donc maintenu dans une ambiance de dégraissage des emplois publics et de très forte hausse du chômage des moins qualifiés.

Être un jeune sans statut particulier à Addis-Abeba, dans cette période charnière d'entre deux millénaires, c'est donc trop souvent une vie de dépendance, de manque de perspectives locales, de rêves irréalisables de départ en Occident, d'ennui trompé par d'interminables et coûteuses parties de consommation de khât¹⁸, et d'une vraie humiliation de demeurer un être sans moyens, sans statut et sans parole. Si l'on s'interroge sur l'image identitaire de la jeunesse de cette époque, on est tout simplement frappé par le flou qui l'entoure, comme si ni ces jeunes ni les acteurs sociaux et politiques ne souhaitaient ni ne savaient la reconstruire.

Vers la construction d'une nouvelle image identitaire : nouveaux acteurs et médias

L'ONG Gaché Aberra Mola, en employant récemment des jeunes sans abri dans les aménagements d'espace publics, leur a donc offert, peut-être involontairement, plus qu'un moyen de survie. En effet, ce fut pour cette catégorie de jeunes l'occasion de se construire une image qui se démarque de celle très négative que la société locale, indifférente ou hostile¹⁹, leur avait attribuée. Les actions de l'ONG ont enthousiasmé l'ensemble de la société, surtout la frange la plus jeune, révélant l'ampleur de son besoin d'image. Sur l'exemple des réalisations des jardins aménagés par l'ONG, des milliers de jeunes des quartiers défavorisés se sont effectivement organisés pour nettoyer et embellir leur secteur. Les notions de propreté, de sauvegarde de l'environnement sont brandies, telles de nouveaux étendards, par l'ONG. Elles viennent, comme à point nommé, combler le vide conceptuel d'identité laissé chez les jeunes par l'effacement des anciennes figures d'héroïsme ou de pondération moderne. L'ONG et son responsable se trouvent ainsi investis du rôle de guide moral des jeunes, palliant ainsi la démission d'une société et de politiques en mal de symboliques suffisamment fédératrices.

Dans un monde globalisé où les constructions identitaires et citoyennes classiques sont malmenées [Wale Adebawî, 2001], le tissu associatif devient le médiateur entre des couches sociales marginalisées et un système politique et

18 Le khât, ou Tchat en amharique, est une plante hallucinogène dont les feuilles sont consommées fraîches.

19 Les jeunes sans abri sont désignés par les termes peu gratifiants de *léba*, *douriyé*, *wemené*, *magerat-metchi*, signifiant dans l'ordre: voleur, voyou, vaurien, coupe-jarrets et, pour ce dernier terme, littéralement, frappeur de nuque.

économique trop rigide. Abdoulay Zonon [2001] explique que la plus grande souplesse des ONG vient de leur moindre coût bureaucratique; cette économie d'échelle leur permet d'être perçues comme plus aptes à prendre en charge un grand nombre de services sociaux dans un monde dominé par le désengagement de l'État. À Addis-Abeba, l'ONG de Selechi Demessé surgit dans l'espace public, tel Gaché Aberra Mola, personnage de la populaire pièce de théâtre, dénonciateur de l'action trop poussive des services techniques municipaux et avocat tonitruant des jeunes sans abri. Par la forte médiatisation de ses actions, l'ONG a pu ainsi capter pour un temps le rôle de médiateur entre les jeunes et la société, en offrant aux premiers la possibilité d'être reconnus et acceptés dans leur comportement moderne²⁰, en phase avec des préoccupations environnementalistes nouvelles, venues de l'extérieur et politiquement très neutres.

Les médias se sont beaucoup intéressés aux réalisations de l'ONG et à celles des jeunes. En effet, radio, journaux, sites web et télévisions ont largement couvert ces événements et plusieurs jeunes ont pu s'exprimer et montrer leurs réalisations. C'est Selechi Demessé, président de l'ONG, qui a su fortement instrumentaliser les médias. Lors d'une émission de télévision restée célèbre, il versa en direct ses larmes en décrivant son engagement en faveur d'une ville propre et pour la dignité des jeunes sans abri. Cette émotion télévisuelle a touché un très grand nombre de téléspectateurs dont beaucoup de jeunes, d'où les constantes références dans les messages de leurs jardins aux désormais célèbres larmes de Gaché Aberra. Le rôle de la télévision en particulier, et de tous les médias en général, dans la construction identitaire des jeunes, à travers les images valorisantes que les aménagements dans les places publiques sont censés leur apporter, retrouva ainsi toute sa dynamique d'antan. L'engagement des jeunes urbains des cités du Sud en faveur de l'hygiène publique n'est pas propre à Addis-Abeba, Ndiouga Adrien Benga [2001 a] l'a bien décrit à Dakar et la similitude des manifestations d'appropriation de l'espace public et de construction identitaire est frappante. Les réalisations pictographiques sur les murs sont aussi des pratiques courantes, voire encouragées pour les campagnes contre le sida, ainsi que le montre Élisabeth Deliry-Antheaume [1997] sur les fresques des murs d'Afrique du Sud. Les jeunes urbains sont en contact avec le monde par leur culture très ouverte à la télévision, les clubs vidéo, voire, pour certains, à l'internet. Concernant les deux premiers moyens de communication, même les plus démunis se débrouillent pour y avoir accès. Une partie de cette volonté d'universalité dans le message des jeunes d'Addis-Abeba vient de cette culture télévisuelle. Celle-ci est une fenêtre sur les discours internationaux très normatifs des moyens de lutte contre le sida applicables partout. Elle demeure pourvoyeuse de clips de jeunes rappers américains dansant devant des murs où leurs héros sont peints. Elle véhicule aussi des propos très hygiénistes sur les principes de l'environnement urbain. Une partie de l'identité des jeunes Addissiens peut donc déjà être, sinon façonnée, du moins très influen-

20 Le respect dû à l'aîné, malgré la période de la terreur rouge qui aurait pu l'affaiblir, les aînés n'ayant pu protéger les plus jeunes, demeure encore vivace comme principe social et la plupart des Addissiens considèrent encore comme irrespectueux le comportement « détendu » des jeunes des quartiers.

cée par le kaléidoscope d'images télévisuelles parmi lesquelles ils se fabriquent leur propre hiérarchie de valeurs. Cette quête de valeurs est aussi manipulée par les codes moraux implicites ou explicites que les images véhiculent ou par le simple fait que la télévision, en reconnaissant et en montrant un fait, le transforme en image valorisante, donc identitairement enrichissante.

Ces attitudes sociales sont révélatrices d'une ambiance de globalisation libérale. Fondée sur une vision très individualiste de la société, la tendance libérale a en effet une plus grande capacité à admettre une diversité identitaire comparée à la construction homogénéisante de l'identité citoyenne classique [Chikwanha-Dzenga, 2001]. L'ONG propose ainsi des programmes dont la dimension novatrice repose surtout sur la forme et n'incite pas à une remise en question fondamentale de la société. En effet, ses projets privilégient plus des opérations ponctuelles d'embellissement et de nettoyage du centre-ville et participe à une représentation classique d'hygiénisme et d'esthétique de la cité. Les jeunes sans abri, employés sur une base journalière, ne peuvent prétendre à l'obtention d'un revenu durable. L'ONG prévoit de sous-traiter l'exploitation de ses aménagements à des acteurs privés pour en assurer la continuité.

Cette analyse révèle l'existence d'un jeu de miroirs. D'un côté, une jeunesse en quête d'une reconnaissance de son identité dans une ambiance libérale et globalisée s'approprie les espaces publics et utilise des moyens iconographiques. Ces représentations d'elle-même lui permettent d'accéder au statut d'images télévisuelles, de photos dans les journaux. Elle s'attribue ainsi le statut identitaire valorisé par ces mêmes médias. D'un autre côté, les médias amplifient délibérément le phénomène, car pour la majorité d'entre eux, cette image d'une jeunesse raisonnable, investie dans des actions considérées comme positives, loin des actes de délinquances ou de contestations politiques, participe à l'image idéale qu'ils s'en font, fabriquent et diffusent.

La symbolique du lieu : prise de position sur l'espace public urbain et visibilité territoriale

Dans le choix du lieu même de réalisation du jardin, sur les bords d'une route fréquentée, à la fois lieu d'entrée du quartier et lieu de passage des étrangers, on peut déceler un désir d'être vu, de donner une image valorisante de son quartier et de sa communauté locale. Tout comme l'ONG pratique la sélection de lieux centraux pour leur visibilité, les jeunes occupent les espaces de médiation de leur quartier. Ils font acte de mimétisme vis-à-vis de l'ONG, en nettoyant et en aménageant les espaces publics de leurs propres quartiers, en voulant donner une image valorisante tout à la fois d'eux-mêmes et de leur quartier. Ils font preuve d'innovation propre dans la composition des jardins, le choix des éléments du beau et surtout par une appropriation spatiale restant ouverte à autrui. Le pot à café et ses tasses, érigé en sculpture, est un rappel à la tradition de l'hospitalité, comme une invite au passant à s'arrêter chez ces jeunes, leur donnant du même coup une propriété légitime du lieu. Le petit kiosque en bambou est aussi une incitation à s'asseoir sous une ombre bienfaisante, tout en demeurant un lieu valorisant de rendez-vous des jeunes. Ils s'y interdisent en effet tout acte que la

société condamnerait (consommation de khât ou d'alcool). Le jardin et son kiosque représentent, pour ces jeunes, le lieu où ils reçoivent les habitants du quartier. La qualité du jardin doit être une réponse à la qualité de leurs hôtes. Il doit être suffisamment attrayant pour qu'on pense y venir organiser les mariages et autres manifestations joyeuses de plein air comme l'Adbar²¹. L'espace « restreint » des jardins devient ainsi le socle d'expérimentation symbolique de la revendication des jeunes à une « vraie » place. La société peut alors les juger sur mesure et évaluer la qualité de leur maturité, comme autrefois elle pouvait glorifier les jeunes héros à partir de leurs faits d'armes.

L'efficacité à double tranchant de la promotion des jeunes dans l'espace public

Gaché Aberra ne recueille point la faveur de tous les acteurs urbains. La réaction de la mairie est l'extrême réserve, si ce n'est une franche hostilité à son programme. L'ONG privilégie les lieux à forte centralité comme la Piazza, le pont Ras Makonnen et les pentes de l'église Saint-Stéphanos. La mairie a réagi rapidement pour faire face à l'empiétement sur son territoire aux endroits les plus visibles et, surtout, pour tenter d'endiguer le flot de critiques plus ou moins déguisées dont elle fut l'objet, y compris de la part des autorités fédérales. Plusieurs de ses projets en cours, dont une réflexion sur la beauté de la ville, ont dû être arrêtés pour investir en urgence dans la plantation d'arbres et arbustes d'alignement. La concurrence spatiale continue à s'exacerber, car l'ONG refuse de discuter ses choix en s'appuyant pour cela sur son fort pouvoir médiatique et sur son capital de sympathie de la société en général et de sa frange la plus favorisée en particulier.

Les petites réalisations des jeunes des quartiers importunent beaucoup moins la mairie. Les autorités municipales affichent même une volonté d'encadrement du mouvement des jeunes, peut-être avec la stratégie de les persuader du désintéret de l'ONG pour les quartiers défavorisés. Ainsi, sur ordre du maire, le service de la santé a été mobilisé pour travailler en synergie avec la jeunesse, surtout pour le ramassage des ordures, le nettoyage et l'arrosage des parterres. Une enveloppe d'un million de birrs²² aurait été débloquée. L'objectif était de mobiliser les responsables d'arrondissement pour qu'ils ventilent les budgets par *qebelé*²³, en évaluant l'état d'avancement des projets et les nécessités. Tout en restant favorable aux initiatives des jeunes, la mairie a aussi développé une stratégie d'ouverture aux acteurs économiques qui souhaitaient s'engager dans le même type de projet urbain. Ainsi, les grands axes traversant les quartiers très actifs comme le Mercato sont aménagés sur l'initiative des commerçants riverains qui, en contrepartie,

21 La fête *oromo* de l'Adbar, esprit féminin du lieu, habillée en célébration mariale par l'église (le 8 ou 9 mai) est très vivace dans la capitale tout au long du mois de Guënbot ou mai. Elle devrait traditionnellement se tenir sous un bel arbre mais, urbanisation oblige, cette coutume a vécu, et la fête, qui doit toujours se tenir en plein air, a migré dans les cours et les ruelles. Les jardins aménagés par les jeunes sont donc un des meilleurs choix aujourd'hui pour rendre hommage à Adbar.

22 1 birr = 0,12 euro.

23 Les *qebelés* sont les unités élémentaires du maillage administratif dans les villes éthiopiennes.

peuvent y planter des panneaux publicitaires vantant leurs activités. Les banques ont aussi emboîté le pas en aménageant squares et accotements proches de leurs agences. Le premier semestre de 2001 a donc été marqué par une effervescence d'initiatives d'embellissement des espaces publics où des stratégies spatiales, contradictoires ou convergentes, se dessinent.

Identité forgée, identité revendiquée : la fin du consensus

En avril 2001, Addis-Abeba est secouée par des manifestations estudiantines. Construit sur des revendications d'étudiants universitaires, le mouvement serait, selon certains, manipulé par le courant nationaliste au sein du parti au pouvoir. Celui-ci est en désaccord avec le Premier ministre sur le mode de règlement choisi du conflit avec l'Érythrée. Les étudiants sont peu impliqués dans la réalisation des jardins, notamment ceux de l'université, qui résident surtout dans les cités universitaires. Le mercredi 18 avril 2001, le mouvement se radicalise et les manifestations sont très durement réprimées. La violence policière sera justifiée dans les médias par les actes de pillage ayant eu lieu, à l'occasion des manifestations, dans les quartiers commerçants de la Piazza et du Mercato. Beaucoup de jeunes ont alors été raflés, dans la rue ou lors de descentes policières à leur domicile. Nombre de jeunes désœuvrés, qui s'occupaient de leur jardin, se sont brutalement retrouvés, dans l'espace public, face à une répression policière qui, sans discernement, les violemment battus et raflés. Les autres ont alors préféré éviter ces espaces, bien trop exposés, et se réfugier chez eux.

Les événements d'avril marquent ainsi un déclin de l'enthousiasme général pour les jardins, ils mettent surtout en lumière le divorce entre l'image normative du « jeune » que les médias, les politiques et la société avaient tenté de forger et l'identité revendicatrice des étudiants qui s'est brutalement manifestée. En novembre 2001, il n'est pas rare d'observer des jardins abandonnés ou desséchés par manque d'entretien. Pourtant, il est tout autant frappant de noter que, bien que désabusés, nombre de ces jeunes demeurent motivés. Leurs critiques s'adressent en priorité à la brutalité policière, aux promesses hypocrites de la mairie qui s'est empressée de les oublier à la suite des événements, préférant travailler avec les commerçants. Mais les jeunes semblent encore plus déçus par la tiédeur de l'ONG Gaché Aberra Mola. Beaucoup affirment ainsi aujourd'hui que ce n'est pas pour Gaché Aberra qu'ils ont aménagé leur jardin, mais pour eux-mêmes et surtout pour leur quartier. Ils témoignent ainsi de la fragilité de la médiation sociale des ONG en cas de crise [Ndiouga Adrien Benga, 2001 b].

Cette affirmation d'une identité spatiale mérite que l'on s'attarde à analyser la co-occurrence fatale entre la prise de position aménagiste des jeunes sans statut, dans l'espace de leur quartier, et la prise de position politique, dans l'espace public central, des étudiants lors des manifestations d'avril 2001. Le pouvoir a tout simplement amalgamé jeunes des jardins, manifestants et voyous dans un même ensemble d'une jeunesse d'opposition politique. Forger une identité pour les jeunes demeure un consensus ambigu entre urbanité moderne et identification à la construction identitaire nationale et héroïque. L'appropriation spatiale, socle de cette dernière, suscite alors débats, voire divorce. Il apparaît donc important de ne

pas minimiser le rôle symbolique de l'espace dans la construction identitaire des jeunes Addisiens.

La fin des années quatre-vingt-dix est marquée par le divorce puis le conflit armé entre les pouvoirs érythréen et éthiopien. Le parti au pouvoir à Addis-Abeba a connu des débats internes houleux et la tendance nationaliste s'est très fortement exprimée. Le projet fédéraliste premier a donc été revisité. Les discours nationalistes et martiaux ont refleuré dans les médias pour invoquer les mannes des héros disparus, gardiens de l'intégrité territoriale. L'Éthiopie a procédé massivement à la réintégration des anciens militaires et au recrutement de jeunes ruraux. Elle a pu ainsi reconstituer une armée forte de 300 000 à 400 000 hommes et vaincre celle de son voisin du Nord. L'évocation du héros est donc, en 2001, redevenue une pratique possible quoique politiquement ambiguë²⁴. Elle reste bloquée, cependant, par le choix du gouvernement éthiopien, sous la pression des instances internationales, de ne pas annexer l'Érythrée.

Afin de se démarquer de ses anciens discours régionalistes et faire respecter son autorité nationale, le pouvoir politique a développé, à tous ses niveaux, une position de monopole impérial sur toute question ayant trait au territoire. Ainsi, à Addis-Abeba, l'ONG et la mairie se sont surtout affrontées pour une question de contrôle du territoire urbain par les pouvoirs publics alors qu'elles partagent, somme toute, une même représentation hygiéniste de l'aménagement des espaces publics. Les jeunes manifestants ont, en revanche, affiché une image revendicative de fond lors de leurs invasions de ces mêmes espaces de centralité. Ils apparaissaient alors en une sorte de masse débordant des accotements où les « jeunes » semblaient jusque-là « maintenables » dans leurs jardins de quartier, vers les grands axes de communication, retraçant ainsi l'image rebelle des martyrs opposants. Seule la réponse traditionnelle des opérations répressives de masse est apparue adaptée au pouvoir pour contenir ce retour juvénile dans le champ politique.

Depuis ces événements, les jeunes des quartiers cherchent à réoccuper leurs jardins. Sans chercher à les en déloger brutalement, les citadins, les politiques, voire l'ONG les découragent en leur refusant toute aide, notamment l'eau nécessaire à l'arrosage en saison sèche. Tout se passe comme si l'espace restreint que les jeunes s'étaient attribué avec la coopération tacite de tous les acteurs demandait maintenant un nouveau type d'action pour être reconquis.

*

Jeu de miroir entre image traditionnelle du jeune héros et image moderne du citoyen universel

En mai 2002, beaucoup de citadins observent les réalisations de Gaché Aberra Mola en s'interrogeant sur son devenir. Le projet très personnel du charismatique Selechî Demessé a vécu pour laisser la place à une ONG des plus classiques.

²⁴ La population a massivement applaudi la défaite érythréenne, il s'agissait pour beaucoup d'une revanche par rapport à la déroute de 1991 avec l'espoir d'une reconquête possible de la « province » perdue ou, à tout le moins, d'une partie du littoral.

Depuis les manifestations estudiantines d'avril 2001, l'ONG n'a en effet plus occupé le devant de la scène et s'est contentée d'achever ses projets dans la capitale. De ces événements, les animateurs de Gaché Aberra ne retiennent pudiquement que la rafle d'un certain nombre de jeunes sans abri. Actuellement, l'association a demandé et est en phase d'obtenir la régularisation de son statut. Mieux insérée au sein de ses consœurs, elle collabore avec Concern Ethiopia dans des programmes communs de réinsertion des jeunes sans abri. Gaché Aberra Mola emploie 8 personnes à temps plein et monte des projets qu'elle soumet à des sponsors privés pour leur financement. Afin de finaliser son projet pilote de la Piazza, elle a obtenu une enveloppe de 250 000 birrs de la mairie d'Addis-Abeba, qu'elle associe mieux à ses choix. Interrogés sur l'enthousiasme suscité par les réalisations et qui est retombé depuis, les animateurs répondent qu'ils ont gagné leur pari de la prise de conscience de la société pour la sauvegarde de l'environnement urbain à Addis-Abeba. L'immense déception des jeunes des quartiers n'est ainsi ni perçue ni admise par une ONG qui rejette tous les torts sur les pouvoirs publics.

En conclusion, on peut donc s'interroger sur l'image du jeune en débat et sur le difficile consensus entre l'iconographie héroïque et le citoyen moderne universel. L'imaginaire héroïque demeure un symbole fortement accaparé par le champ politique, ce qui a permis à ce dernier de se régénérer par le conflit et de s'assurer une stabilité structurelle. En effet, à part la période fédéraliste maximaliste du régime tigréen des débuts des années quatre-vingt-dix, les changements politiques s'opèrent selon un paradigme de sauvegarde de la souveraineté nationale et du maintien de l'État éthiopien. Toute construction identitaire ouvertement conflictuelle, comme les manifestations d'avril 2001, est ainsi d'autorité rangée dans la sphère du débat politique. L'État éthiopien, construit sur une vision territorialiste très forte, est donc attentif à la concurrence spatiale, qu'elle se manifeste sous forme de conflit frontalier ou par l'accaparement des avenues urbaines. Les manifestations sur l'espace public urbain ne peuvent donc être perçues encore aujourd'hui que par leur dimension antagoniste, et les symboliques du héros ou du martyr vont être brandies de chaque côté.

Dans ces vagues de cycles manifestation/répression, le concept du jeune aménageur urbain esquissé au travers des actions compensatoires de l'ONG Gaché Aberra a vite été dépassé. Il faut donc retenir de cette histoire événementielle récente non pas l'image du jeune écologiste « très internationalement correcte », véhiculée par les discours de l'ONG et bâtie sur les projets de sauvegarde de l'environnement urbain, mais bien la reconstruction identitaire très actuelle d'une image de héros pour les jeunes. Entre le champ politique traditionnel, que de nombreux jeunes ne souhaitent guère investir, et le champ économique « productiviste » qui les exclut, semble cependant exister un troisième champ que l'on pourrait nommer « culture aménagiste du local », où les jeunes surtout défavorisés semblent s'accomplir. Ce champ, communément qualifié d'écologique, terme flou et passe-partout, devient un enjeu et un espace de conflit dès que le politique ou l'économique se sentent menacés par ses actions. C'est ce que nous avons tenté de démontrer en analysant la courte saga des jardins des jeunes d'Addis-Abeba. Elle a d'abord donné aux jeunes une image d'écologistes sympathiques, pour glisser ensuite vers celle du héros-martyr à abattre ou à pleurer. Par contre,

dans l'hypothèse d'un conflit spatial durablement apaisé, l'image héroïque sortirait du seul champ politique. On pourrait alors cerner les contours d'un autre héroïsme ou d'un autre type de politique que les jeunes revendiquent dans leurs actions. Ce nouveau héros investit plus le champ de « la culture aménagiste locale », ou de la préoccupation de son espace, dans le sens de son lieu de vie. Cette construction d'une image territoriale à l'échelle du local, voire du quartier, mériterait, pour être saisie et accompagnée dans toute sa dimension profondément novatrice, un courage et une volonté politiques que ni l'État, ni les ONG ou les organismes d'aides internationaux ne semblent prêts à développer.

BIBLIOGRAPHIE

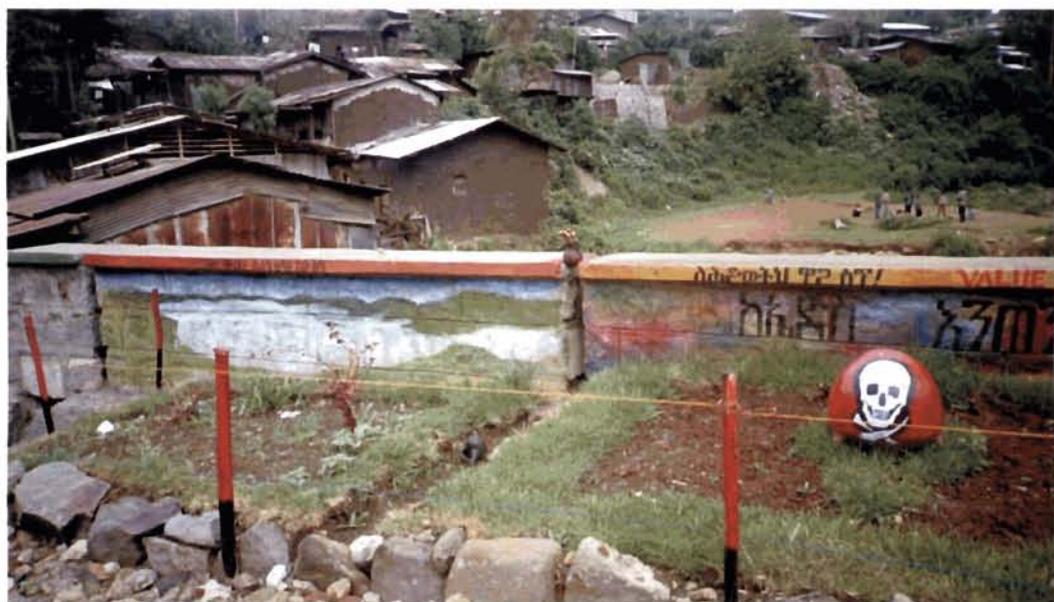
- ABDOULAY ZONON [2001], « La jeunesse burkinabé face à la citoyenneté: cas des associations et organisations des jeunes impliquées dans le développement socioéconomique », présenté au *Fellowship on Understanding Exclusion, Creating Value: African Youth in a Global Age*, Social Science Research Council, Fall Workshop, Maputo, Mozambique, October 1-5.
- ABDUSSAMAD H. AHMAD, PANKHURST R. (eds) [1998], *Adwa, Victory Centenary Conference 26th February to 2 March 1996*, Institute of Ethiopian Studies Addis-Ababa University, 698 p.
- ANDARGACHEW TIRUNEH [1993], *The Ethiopian Revolution 1974-1987: a Transformation from an Aristocratic to a Totalitarian Autocracy*, Cambridge University Press, 425 p.
- BALSVIK R.R. [1985], *Haile Sellassie's Students: the Intellectual and Social Background to Revolution, 1952-1977*, African Studies Center, Michigan State University in cooperation with the Norwegian Council of Science and the Humanities, 355 p.
- BERHANE BERHE ARAÏA [2001], « Youth War Mobilization and Political Attitudes and Participation in the Public Sphere in Post War Eritrea », présenté au *Fellowship on Understanding Exclusion, Creating Value: African Youth in a Global Age*, Social Science Research Council, Fall Workshop, Maputo, Mozambique, October 1-5.
- BOLAY A. [1998], « Musique et pouvoir royal: le chant des *azmâri* en Éthiopie (XIX^e siècle-début XX^e siècle) », *Autres Sources, nouveaux regards sur l'histoire africaine*, Cahiers du CRA, Centre de recherches africaines, 9 : 7-37.
- CHIKWANIA-DZENGA A.B. [2001], « Creating New Citizens: Youth Activism in Zimbabwe », présenté au *Fellowship on Understanding Exclusion, Creating Value: African Youth in a Global Age*, Social Science Research Council, Fall Workshop, Maputo, Mozambique, October 1-5.
- CHOJNACKI S. [2000], *Ethiopian Icons: Catalogue of the Collection of the Institute of Ethiopian Studies Addis-Ababa University*, Skira Editore, SPA Milano, 516 p.
- DELIRY-ANTHEAUME Élisabeth [1997], « L'art des rues. Murs peints en Afrique du Sud (cahier photos) », *Autrepat*, 1: I-XVI.
- FENTAHUN TIRUNEH [1990], *The Ethiopian Students: their Struggle to Articulate the Ethiopian Revolution*, Nyala Type, 114 p.
- GALAUD [1994], *Les Politiques urbaines en Éthiopie*, Addis-Abeba, École supérieure d'aménagement et d'urbanisme, 128 p.
- GALLAIS J. [1989], *Une géographie politique de l'Éthiopie: le poids de l'État*, Paris, Economica, coll. Liberté sans frontières, 213 p.
- HAGOS G. YESUS [1977], « The Bankruptcy of the Ethiopian Left »: MEISON-EPRP, a Two Heads Hydra – a Commentary of the Ideology and Politics Nihilism », paper presented at the fifth International Conference of Ethiopian Studies, Nice, France, December.
- HALLIDAY F., MOLYNEUX M. [1981], *The Ethiopian Revolution*, Vero Editions and NLB, 297 p.
- KOBISHCHANOV Y. [1979], *Axum*, The Pennsylvania State University Press, 335 p.
- LEFORT R. [1983], *Ethiopia, an Heretical Revolution?*, Zed Press, 295 p.
- MARCUS H.G. [1975], *The Life and Times of Menelik II Ethiopia 1844-1913*, Clarendon Press Oxford, 298 p.

- MARCUS H.G. [1987], *Haile Sellassie I, the Formative Years 1892-1936*, University of California Press, 242 p.
- MOSLEY L. [1964], *Haile Selassie, the Conquering Lion*, Weidenfeld and Nicolson, 303 p.
- NDIOUGA Adrien Benga [2001 a], « Entre Jérusalem et Babylone : jeunes et espace public à Dakar », *Autrepart*, 18: 169-178.
- NDIOUGA Adrien Benga [2001 b], « Signe de vie, risque de mort : Jeunes, espace public et quête de citoyenneté à Dakar, Sénégal », présenté au *Fellowship on Understanding Exclusion, Creating Value: African Youth in a Global Age*, Social Science Research Council, Fall Workshop, Maputo, Mozambique, October 1-5.
- NGANDU MUTOMBO [2001], « Les jeunes, les partis politiques régionaux et la destruction du tissu social au Katanga, 1961-1997 », présenté au *Fellowship on Understanding Exclusion, Creating Value: African Youth in a Global Age*, Social Science Research Council, Fall Workshop, Maputo, Mozambique, October 1-5.
- OTTAWAY M., OTTAWAY D. [1977], *Ethiopia: Empire in Revolution*, Africana Publishing Company a division of Holmes & Meiers Publishers Inc., 243 p.
- PANKHURST S. [1955], *Ethiopia, a Cultural History*, Fletcher and Son Ltd, Norwich, Lallibela House, 747 p.
- RUBENSON S. [1966], *King of Kings Tewodros of Ethiopia*, Haile Selessie I University in association with Oxford Press, 99 p.
- SOCIAL SCIENCE RESEARCH COUNCIL [2001], *Fellowship on Understanding Exclusion, Creating Value: African Youth in a Global Age*, Fall Workshop, Maputo, Mozambique, October 1-5.
- TAMRU B. [2001], « Les échelles d'émergence des risques : éléments de réflexions sur les risques agroclimatiques et sanitaires en Éthiopie », in actes du colloque *International Risques et Territoires*, atelier 3: 269-282, UMR 5600 du CNRS, 16-18 mai 2001, ENTPE Vaulx-en-Velin.
- TESIALE TIBEBU [1995], *The Making of Modern Ethiopia 1896-1974*, The Red Sea Press Inc., 241 p.
- WALDA MARIAM [1905], *Chronique de Tehodros II, roi des rois d'Éthiopie 1853-1868*, traduction de C. Mondon-Vidailhet, éditions Hots.
- WALE ADEBANWI [2001], « The Carpenter's Revolt: Youth, Citizenship, Identity and the Paradox of Democracy in Nigeria », présenté au *Fellowship on Understanding Exclusion, Creating Value: African Youth in a Global Age*, Social Science Research Council, Fall Workshop, Maputo, Mozambique, October 1-5.
- WALLIS BUDGE E.A. (Sir) [1966], *A History of Ethiopia Nubia and Abyssinia, According to Hieroglyphic Inscription of Egypt and Nubia, and the Ethiopian Chronicles*, 2 vol., anthropological publications Oosterhout the Netherlands, 1346 p.
- WYN J., WHITE R. [1996], *Rethinking Youth*, London, Sage Publications.



© D. Couret, avril 2001.

Les jardins réalisés par les jeunes dans les quartiers d'Addis-Abeba.
Le pot à café traditionnel entouré de tasses, érigé en sculpture, est un rappel de la tradition d'hospitalité et une invitation faite au passant.



© D. Couret, avril 2001.

Les jardins réalisés par les jeunes dans les quartiers d'Addis-Abeba.
Têtes de mort emblématiques du sida accompagnées de messages menaçants, incitant à la prudence et à une conduite responsable.



© B. Tamru, avril 2001.

Les jardins réalisés par les jeunes dans les quartiers d'Addis-Abeba.
Mur décoré avec les symboles nationaux: stèle d'Axoum, église de La Libela, mais aussi tête de mort symbolisant le sida.



© D. Couret, avril 2001.

Les jardins réalisés par les jeunes dans les quartiers d'Addis-Abeba.
Sarabande morbide pour accompagner un message contre le sida: « Que cesse la mort causée par le sida », cette image est une reprise encouragée par des ONG et sa réplique existe ailleurs.



© B. Tamru, avril 2001.

Les jardins réalisés par les jeunes dans les quartiers d'Addis-Abeba.
Le château de Gondar et la signature de l'artiste: « Thomas ».



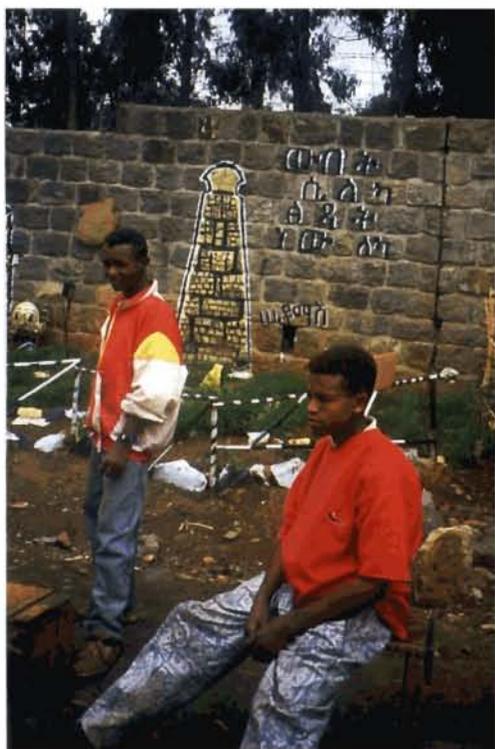
© B. Tamru, avril 2001.

Les jardins réalisés par les jeunes dans les quartiers d'Addis-Abeba.
Femme assise sous un arbre et pointant son index vers un message difficile à décrypter,
peut-être « Protégeons nos sœurs (les femmes) contre tout type d'agression »
(message rencontré dans d'autres jardins).



© B. Tamru, avril 2001.

Les jardins réalisés par les jeunes dans les quartiers d'Addis-Abeba.
Figure traditionnelle du couple d'*azmaris* (chanteurs griots) avec l'homme jouant d'une viole et la femme exécutant une danse avec le message : « Que chacun veille à la propreté de son environnement » et, plus loin, une menace non dévoilée : « Si jamais tu pisses ! »



© B. Tamru, avril 2001.

Les jardins réalisés par les jeunes dans les quartiers d'Addis-Abeba.
Stèle d'Axoum et son auteur. L'artiste a utilisé les pierres du mur dans le motif de la stèle;
le message est limpide: « La beauté est donc mesurable par la propreté ».



© B. Tamru, avril 2001.

Les jardins réalisés par les jeunes dans les quartiers d'Addis-Abeba. Image populaire du coureur champion, ici c'est Abeba Bikila qui est représenté avec ses pieds nus rappelant les conditions de sa victoire aux Jeux olympiques de Rome.

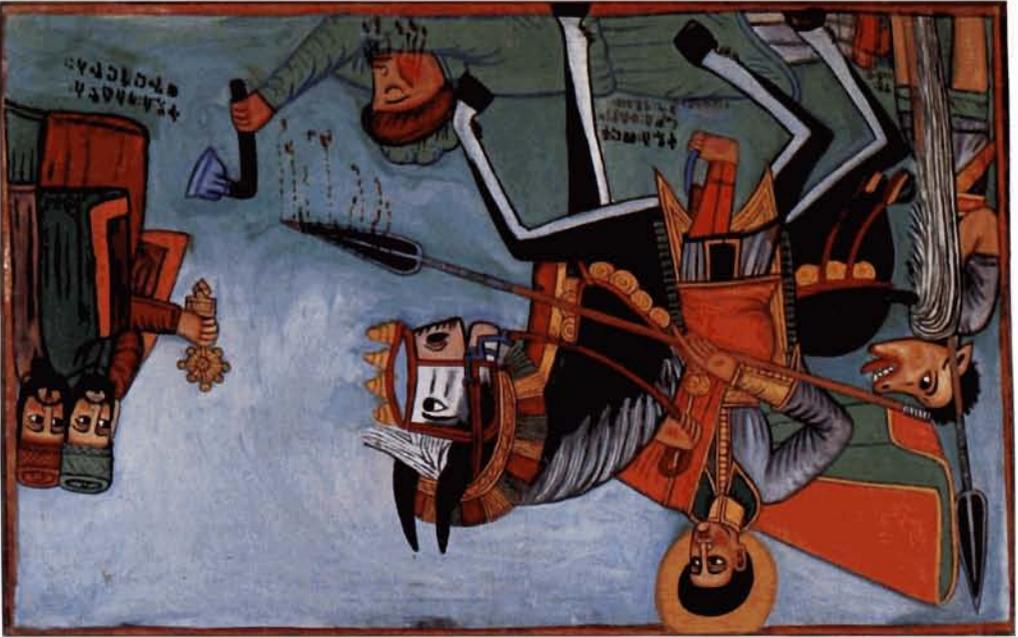


Photo d'une peinture éthiopienne ancienne, Saint Mercorius, un exemple de représentation traditionnelle, dans une posture guerrière, des saints et archanges du panthéon orthodoxe. Elle présente bien toutes les caractéristiques aujourd'hui magnifiées des jeunes paladins, figures et héros patriotiques des époques glorieuses des empereurs Théodros et Ménélik II.



© B. Tamru, avril 2001.

Les jardins réalisés par les jeunes dans les quartiers d'Addis-Abeba. Représentation d'une figure héroïque nationale : l'empereur Théodros, réunificateur de la nation éthiopienne, accompagné du drapeau éthiopien. Curieuse cohabitation entre ces figures emblématiques nationales et l'utilisation décorative du pneu, matériel moderne et de récupération.



© B. Tamru, avril 2001.

Les jardins réalisés par les jeunes dans les quartiers d'Addis-Abeba. Murs en tôle ondulée décorés de l'image d'un couple d'*azmaris* (griots chanteurs), à l'arrière-plan un homme avec sa fiole de *tef* (hydromel) : scène épique à l'ombre du drapeau national et de la menace : « Si jamais tu pisses ! »



© B. Tamru, avril 2001.

Les jardins réalisés par les jeunes dans les quartiers d'Addis-Abeba.
Suite de la scène précédente : un autre consommateur de *tej* et une image champêtre
d'un lac avec flamants roses et lion, symbolisant les paysages touristiques de l'Éthiopie
et accompagné du message : « Sur la découverte de la beauté ».



© D. Couret, avril 2001.

Les jardins réalisés par les jeunes dans les quartiers d'Addis-Abeba.



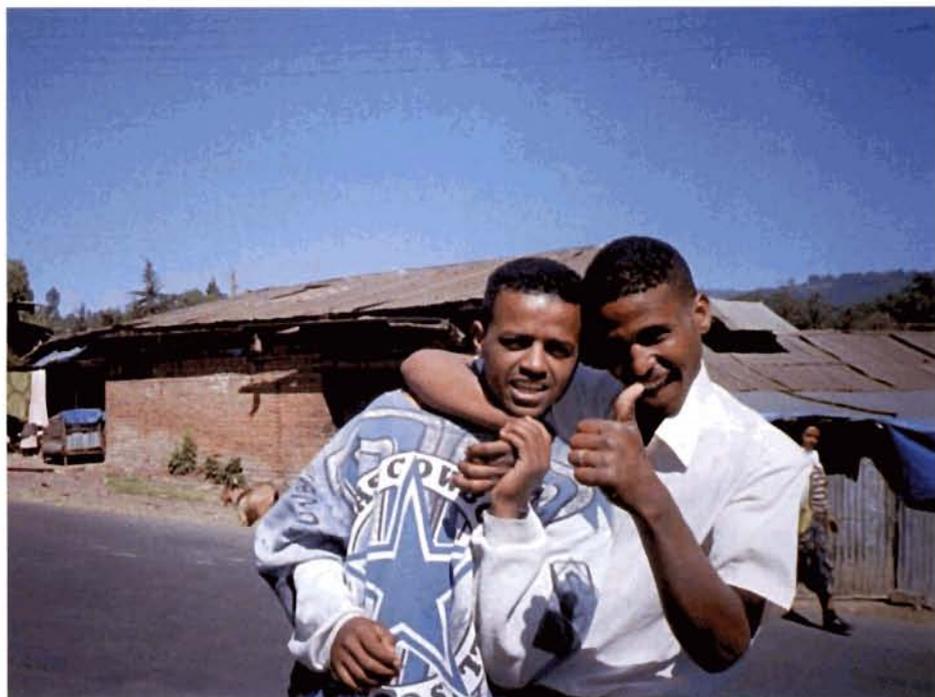
© D. Couret, avril 2001.

Les jardins réalisés par les jeunes dans les quartiers d'Addis-Abeba. Parmi tous leurs messages, les trois jeunes réalisateurs du jardin ont inscrit les premières initiales de leur nom, tel un logo d'entreprise, et leurs principales compétences professionnelles.



© D. Couret, avril 2001.

Les jardins réalisés par les jeunes dans les quartiers d'Addis-Abeba. Les jeunes ont ici agrémenté leur jardin d'un kiosque en bambou où il est possible de s'asseoir à l'ombre et qui peut servir de décor pour les mariages.



© D. Couret, avril 2001.

Les jardins réalisés par les jeunes dans les quartiers d'Addis-Abeba.
Les jardiniers improvisés en train de poser.